

I

Aguascalientes, Mexique. 1978

DE L'OR! DE L'OR!
Elle s'était redressée sur sa couche, la vieille Tomasita, le bras levé vers la petite fenêtre, indiquant le rai de lumière qui traversait la pièce. Je n'y voyais que de la poussière qui, en une nuée ascendante, silencieuse et lente, tournoyait dans l'encadrement bleu : un muletier venait de passer sur le chemin, entraînant ses bêtes. Le bras tendu se lassa et le corps de la petite vieille s'affaissa dans les oreillers. Assise à côté du lit, j'observais son profil d'Indienne, son visage fripé aux fortes pommettes, son re-

gard agrandi, hanté. Du bout des lèvres elle s'obstinait à scander : « De l'or, de l'or ! » Il me fallut plusieurs secondes pour saisir que, vus du ruban de pénombre où elle s'était repliée, les rayons de l'après-midi finissante enluminaient cette poussière d'un scintillement ambré.

— L'or de Zacatecas.

Nacha se tenait dans l'embrasement de la porte :

— Elle ne peut en avoir aucun souvenir, elle était trop petite... Et c'est toujours de l'or qu'elle parle quand elle divague. C'est comme ça. Sa vie repasse par la fenêtre.

L'or de Zacatecas ?

Elle était de Zacatecas, Tomasita. Sans attaches pourtant. Elle avait été trouvée, enlevée toute petite aux siens, pensait-on.

Elle serait, me disait Nacha, née aux abords de la ville, dans l'enceinte d'une de ces grandes demeures, mi-hacienda, mi-palais, que s'apprêtaient à saccager les troupes de Pancho Villa.

Le propriétaire devait être l'un des exploitants des mines de la région, un de ces nobliaux imbus d'eux-mêmes qui avaient amassé d'incroyables fortunes et dont l'arrogance avait attiré les foudres révolutionnaires. Protégée par de hauts murs, la bâtisse à colonnades donnait sur une vaste cour où, entre les écuries et la maréchale-

rie, vaquaient de nombreux domestiques et *servientes*. Parmi lesquels les parents de Tomasita, préposés aux cuisines, supposait Nacha. Et sans doute, à chaque fois qu'un filon venait d'être découvert dans la concession, un contremaître faisait-il irruption sur un cheval lancé au galop, enrobé d'une nuée de poussière fauve en hurlant : « De l'or ! De l'or ! ».

Il ne restait à Tomasita que ce souvenir-là, ce cri, auquel se raccrocher. C'était ce que l'on pouvait imaginer. *Pero... Quién sabe?* objecta d'elle-même Nacha.

Après tout, ce cri pouvait aussi être la réminiscence des propos légendaires tenus par des soldats en guenilles, vantards et crasseux qui, rassemblés autour d'un brasero à l'heure de la soupe commune, évoquaient l'or de leurs butins. Et la petite, que l'on disait avoir été élevée parmi eux, avait dû les écouter brailler : « De l'or, de l'or ! ».

Tassée entre ses oreillers, enroulée dans un châle qu'elle gardait relevé jusqu'au menton, que revivait Tomasita ? Voyait-elle les troupes révolutionnaires, harassées, ha-gardes, avançant sur Zacatecas ?

Elles viennent du Nord. Dans leur sillage, elles ne laissent que ruines, cendres et charognes. Cartouchières en bandoulière, fusils Mauser en travers de la selle, grenades

à la ceinture, sabre levé, des hommes déguenillés s'apprêtent à affronter l'armée de Victoriano Huerta, cantonnée à Zacatecas.

À cette nouvelle, la panique s'empare de la ville. Les grandes familles, les premières, se mobilisent, organisent leur fuite : elles embarquent le plus de monde possible, le plus de biens possible, dans les derniers trains en partance pour Aguascalientes, dans les diligences et, pour les plus fortunés, dans leurs automobiles particulières. Commerçants et bourgeois leur emboîtent le pas. Dans la précipitation générale, on entasse, on sauve ce qu'on peut sur des charrettes.

Les *mansiones*, les palais de pierre rouge orangé, les rues, se vident. *Los criados* et les gens de maison, tant bien que mal, suivent les colonnes de fuyards. Certains pourtant ne participent pas à cette débandade, ils ont reçu des ordres stricts : résister, empêcher le saccage, maintenir les portes cochères bloquées à l'aide de pieux et de barricades.

Ceux qui n'ont ni où ni comment déguerpir, les plus humbles, les va-nu-pieds, restent tapis dans les retranchements d'ombre du Zocalo ou de la cathédrale. Comme en sursis. Ils associent le nom de Francisco Villa à leur délivrance et n'attendent que l'heure de rallier sa bande de justiciers. Ils sont là, recroquevillés les uns

sur les autres. À fixer le vide par l'échancrure de leur poncho.

Et l'on n'a jamais su si les parents de Tomasita figuraient parmi les domestiques restés fidèles au poste, parmi les parias soumis ou les rebelles. Ou encore étaient-ils des renégats, et l'enfant les aurait vus tomber sous les salves d'un peloton d'exécution...

Sur ces mots, Nacha avait pris place sur la couche où sa mère reposait, assoupie maintenant. Les mains croisées sur la poitrine. Des mains rendues rêches par le travail de lavandière, déformées sous l'effet de la vapeur, du savon, de l'eau. Et celui de la chaux des tortillas, aussi.

La poussière avait été longue à retomber, la lumière avait changé et, par la petite fenêtre, je ne voyais plus que les nopals et les herbes hautes du terrain vague, en face.

Nacha mettait dans ses descriptions toute la poésie imagée dont savent faire preuve les gens qui ont le verbe truculent. Elle transfigurait les paysages, n'omettait jamais de parler de la trajectoire exacte des nuages, de la montée du soleil, de l'envol de la lumière, de la chute du jour, du vent coupant et des touffes naines de végétation pointant dans la rocaïlle de l'Altiplano central. Elle me permettait de franchir furtivement le seuil de moments, d'espaces qui

lui appartenait en propre, lui avaient été répartis alors qu'ils n'étaient, de loin, pas les miens et m'auraient échappé, toujours, si elle ne les avait pas retenus et refaçonnés sous mes yeux.

Je vois l'infanterie de Pancho Villa, embusquée aux portes de Zacatecas, prête à déferler. Nous sommes le 23 juin 1914.

Un premier détachement, envoyé en reconnaissance, sillonne les chemins des abords de la ville. Mené par un lieutenant enragé qui ordonne de défoncer à coups de bélier les portes closes de la propriété. Elles craquent, cèdent. Et s'ouvrent sur une cour désertée au moment où, au-delà des murs, on perçoit le galop de la première charge des troupes. *El teniente* au sourire mauvais sous ses moustaches tombantes, talonne sa monture, pénètre victorieux dans l'enceinte. Il en fait le tour, tête haute, avant de tirer sur les rênes de sa bête qui se cabre. D'un geste grandiloquent, il ôte son sombrero, prêt à autoriser le pillage. Rassemblés sous la porterne aux sculptures travaillées, ses hommes frémissent d'impatience, les chevaux trépigignent, battent le sol de leurs sabots.

C'est dans la minute de silence profond précédant la ruée que s'élèvent des sanglots étouffés qui semblent venir de la margelle.

Le *teniente* a retenu son mouvement, la main qui tient le sombrero est retombée : il écoute. Aux hommes avides de rapines qui forment son détachement, il fait signe d'attendre. Non, les pleurs viennent de l'intérieur, de ce qui doit être les cuisines, les dépendances, vu leur emplacement à la gauche du corps de logis. Sans se donner la peine de descendre de cheval, le *teniente* pénètre sous la colonnade de la galerie, disparaît dans la pénombre du fournil. Il lui faut un certain temps pour découvrir, cachée derrière le foyer encore fumant, une toute petite fille qui tourne vers lui un regard brouillé de larmes. Elle tremble. Une Indienne, aux longues tresses nouées dans le dos. L'enfant de domestiques ? Oubliée en pleine débâcle ? Abandonnée ?

Le *teniente* s'apitoie. Sait-il, au juste, pourquoi il s'est engagé dans cette révolution ? L'a-t-il fait sur un coup de tête ? Ou consciemment, pour servir une cause ? Laquelle ? Celle des *campesinos* démunis ? Est-ce au nom de cette cause qu'il se penche vers l'enfant ? Ou a-t-il subitement une pensée pour ses propres rejetons laissés à la garde d'une femme, d'une mère, d'une voisine, dans le Nord, du côté de Chihuahua ?

À l'autre bout du patio, sous le portique, certains des soldats rebelles agitent des torches allumées. Ils entrevoient la mise

à sac, la mise à feu. L'idée de la fête, de la beuverie qui s'ensuivront les émoustille. Leurs chevaux hennissent. Des colonnes de fumée noire s'élèvent déjà au loin, voilent les tours de la ville. Le crépitement de salves de fusils couvre mal celui des édifices en flammes. Qu'attend donc leur lieutenant ?

Il remet son sombrero, se laisse glisser sur le flanc de sa bête, empoigne l'enfant, la soulève, l'installe en selle, devant lui.

C'était là l'une des histoires que Nacha ne se lassait jamais de reprendre. Elle y ajoutait des détails, différents à chacune de ses versions. Plus tard, le lieutenant allait devenir général et sa silhouette, légendaire. Il porterait un sombrero brodé de fil d'or, des éperons d'argent et sa vieille jument pelée se muerait en étalon fougueux, bai de surcroît. À la place de la *mansión*, un couvent de nonnes serait livré aux révolutionnaires.

Pour le moment, ce n'est encore qu'un *teniente* pouilleux mais au cœur tendre qui, tout en maintenant d'une main les rênes de son canasson et l'enfant, dégaine son sabre et, d'un geste nerveux, donne aux pillards l'ordre d'investir les lieux.

Dans toutes les églises de Zacatecas, les sacristains se pendent aux cordes des cloches et sonnent le tocsin.